

Entretien avec Annie Ernaux : Une “conscience malheureuse” de femme

Philippe Vilain

(Université de la Sorbonne Nouvelle-Paris III)

De l'éducation religieuse reçue au pensionnat Saint Michel d'Yvetôt, en Normandie, à l'écriture féministe, des soeurs de l'école privée à Simone de Beauvoir, le conditionnement et la liberté de la femme sont au centre des premiers romans d'Annie Ernaux.

Il semble que l'éducation religieuse soit devenue une source autobiographique récurrente dans votre oeuvre.

Dans *Les Armoires vides*, *La Femme gelée*, elle est indissociable du paysage social, sexuel de l'enfance. De plus en plus, elle m'apparaît comme ayant structuré fortement mon imaginaire, le moi entier. Ma mère était un relais puissant de cette éducation, l'emprise de celle-ci était totale. Dieu, les saints, faisaient partie du discours normal, (exemple : “Prie le bon Jésus pour qu'il te guérisse”). Les pratiques religieuses occupaient une part importante de la vie : messe, “salut” (office du soir), processions. Qu'il puisse y avoir une morale non chrétienne m'a longtemps paru impossible. Définir toutes les règles de cette éducation tiendrait des pages et des pages, serait inutile puisqu'elles sont contenues dans le livre majeur d'une enfance à l'école privée: le catéchisme, dont l'étude et le commentaire a commencé au cour préparatoire, pour culminer au cours moyen — année de la communion solennelle — avec quatre heures de “cours” par semaine à la chapelle). La crainte du péché est le sentiment le plus développé par cette éducation qui, par suite, entraîne une extrême conscience de soi, de ses actes et une culpabilité permanente (comment savoir si on est ou non en “état de grâce,” c'est-à-dire sans faute ?). Dans *La Femme gelée*, j'ai analysé l'influence du

discours religieux sur la vision du corps, du rôle de la femme, les contradictions de ce discours.

Justement, dans *La Femme gelée*, les soeurs de l'école privée distribuent aux jeunes filles un formulaire, *Toi qui deviens femme*. Quel était le contenu de ce formulaire que vous décrivez comme un "mode d'emploi du corps et de l'âme?"

Toi qui deviens femme est axé sur la conservation de la pureté (valeur essentielle du catéchisme) et réduit à néant, de fait, le mode d'emploi du corps féminin, censé ne pas avoir de désirs -désir reconnu en revanche aux garçons- et qui doit toujours se méfier, se défendre, des entreprises masculines. Il ne s'agit pas ici de soumission, mais d'une image asexuée, eunuque, de la femme. Dans la vision de l'école religieuse, la sexualité est le mal absolu. L'image de la vierge —voir Jean-Paul II— est le modèle pur de la femme.

La narratrice de *La Femme gelée* parvient difficilement "à faire la part du conditionnement et de la liberté."

La Femme gelée est une recherche de la "trajectoire" d'une femme qui se retrouve sur soi, sa vie à, environ trente ans, qui a le sentiment d'un dévoiement, de choses gâchées. Elle est installée dans "la différence" qui caractérise la condition féminine. Où est la part culturelle, le conditionnement progressif, éducation, religion, confrontation au monde masculin, où est la liberté, c'est-à-dire la possibilité qui était donnée de ne pas accepter, en quelque sorte, la responsabilité ; voire l'acceptation plus ou moins consciente du rôle de la femme, pour toutes sortes de raisons, par exemple plaire à un homme, jouer la séduction, etc... A l'intérieur du livre, il y a souvent un balancement du discours entre "voici l'influence, le conditionnement" et "mais pourquoi ai-je accepté?" Ce qui suppose qu'on puisse refuser, exercer sa liberté.

Si la sexualité est omniprésente dans vos premiers romans, c'est le plus souvent métaphorisée. La présentation du sexe oscille toujours entre la dépréciation et la célébration. Cette présentation n'est-elle pas le reflet de la relation—oxymorique — conditionnement/liberté ?

Il se peut, en effet, que la dépréciation corresponde à l'inculcation d'une vision noire, pécheresse, du sexe, la célébration à la liberté revendiquée du désir. Je crois qu'il convient de replacer dans le contexte du passage où se trouve la description et de quel sexe il s'agit (je-la mère-autres filles-homme).

Certains aspects de l'écriture de vos romans, leur style (éclatement de la forme, flux du langage) et les thèmes qu'elle véhicule (les règles, l'avortement, tous les signifiants du corps), peuvent-ils être rattachés à l'écriture féministe ?

Quand j'ai commencé d'écrire *Les Armoires vides*, mon projet ne s'inscrivait pas dans une perspective féministe ou d'écriture féminine, il s'agissait d'analyser la déchirure sociale et que le sujet soit homme ou femme n'avait pas d'importance. Cela dit, écrivant une totalité — je veux dire que l'écriture engage tout l'être, d'autant plus que, dans un premier livre, ou plutôt un livre-somme comme je ressentais *Les Armoires vides*, on a, je crois, le désir de tout dire- et j'ai eu besoin absolument de parler du corps, des règles, dans une double démarche : dire ce qui est caché, tabou, mal accepté sous la plume d'une femme, dire la réalité vécue de féminin (ceci, donc, est d'ordre féministe), mais aussi dire la réalité du corps et ses représentations chez une petite fille et une adolescente de milieu populaire. Au niveau du langage, de l'écriture, les deux aspects se confondent : crudité, violence des mots pour évoquer le corps et le sexuel. Ne pas oublier non plus que c'est dans le corps par la grossesse et l'avortement, qu'auront lieu la rencontre avec la bourgeoisie, son "rejet" aussi. La valeur symbolique de l'avortement est énorme, même si je ne l'ai pas perçue au moment de l'écriture. Pour *La Femme gelée*, c'est différent. Je me situe dans une perspective féministe, au sens où ma recherche pourrait se résumer à : "comment suis-je devenue femme ?", comment s'est façonnée cette femme "gelée" que je pense être devenue. On voit le rapport avec la phrase de Simone de Beauvoir, "On ne naît pas femme, on le devient". Recherche, ai-je écrit. Non développement d'une théorie. Or, il existait dans les années 70 un discours très théorisant sur les femmes, l'affirmation d'une différence essentielle qui, par ailleurs, ne prenait jamais en compte l'appartenance sociale. La femme prise comme référence était plus ou moins la bourgeoise. *La Femme gelée* s'inscrit donc dans un paysage, elle est sous-tendue par le refus d'une doxa féministe dans laquelle je ne reconnais pas une partie de mon expérience. Et l'exaltation de "valeurs féminines" propres me paraissant un énorme piège, j'avais le désir de montrer par l'analyse concrète de situations que celles-ci étaient une illusion.

Vos narratrices nient une spécificité de l'écriture féministe, mais vous préférez parler d'une "matière féministe," une matière qui appartient aux femmes dont les hommes n'ont pas l'expérience.

Dans la mesure où les corps diffèrent, sont le siège d'expériences différentes, où, surtout, les représentations du corps, de l'amour, façonnées par la culture ne sont pas identiques, il y a, pour l'écrivain femme, une "matière" spécifique à creuser et expri-

me: il y a, plus généralement, une expérience féminine du monde —toujours en évolution; ainsi, l'avortement des *Armoires vides*, qui ouvre ce livre, en constitue le fil de mort et d'échec, vingt ans après, n'a vraisemblablement plus le même sens dans une expérience féministe du monde. Mais je reviens encore là-dessus: il n'y a pas une "matière féminine" qui pourrait être isolée, de la même manière qu'on ne saurait isoler une "matière masculine," de l'histoire et du social. En écrivant, je sais qu'il entre "de la femme" dans mon écriture, mais aussi bien d'autres composants qui se conjuguent avec elle.

Vos romans tendent à s'écarter de la finalité féministe. Les thèmes qu'ils empruntent semblent être présents à titre d'encadrement. Le corps, la sexualité, sont-ils des moyens de dépasser ces préoccupations, dans le but de mettre en scène non pas seulement l'aliénation de la femme, mais une aliénation de classe sociale ?

La difficulté que j'éprouve en face de certaines questions concernant l'aspect féministe de mon travail, ou la question du corps, de la sexualité, liée au féminisme, m'a mise sur la voie de ce qui est pour moi une conviction, mais que, justement parce qu'il s'agit d'une conviction, d'une évidence, je n'arrivais pas à formuler : le corps, la sexualité n'ont jamais été pour moi des thèmes avant tout féministes. Simplement, je ne conçois pas d'écrire sans que la totalité de l'individu soit en jeu, sans que toute la réalité —donc celle du corps— soit dite. Et le corps, en effet, peut servir à dire autre chose. Dans *Les Armoires vides*, il est tantôt le siège du bonheur, de la liberté pour Denise, tantôt de la faute (à cause de l'église), à nouveau son corps de liberté, à l'adolescence, avant de devenir. Ce piège, dans l'accession à la bourgeoisie, et finalement, dans l'avortement, symbole du "vide" de cette accession. L'expérience sexuelle est aussi dans *Ce qu'ils disent ou rien* le "lieu" d'une découverte de l'inégalité homme-femme, classe intellectuelle-classe populaire, fin d'une espérance vague.

Quelles sont vos affinités avec le féminisme aujourd'hui ?

Le féminisme comme lutte pour l'égalité des droits entre les hommes et les femmes, conditions de vie, responsabilités, rôles identiques ou partagés est toujours au coeur de mes préoccupations. Je pense qu'il y a peu de femmes et d'hommes vraiment féministes, les unes et les autres voudraient conserver les avantages (ou qu'ils supposent comme tels) des rôles masculins/féminins traditionnels, des tabous et des censures demeurent. Je me surprends à ne pas faire telle chose, à ne pas aller à tel endroit parce que je suis femme. Tout cela montre la nécessité d'une pensée féministe. Pas

d'une écriture féminine, évidemment. Ce n'est pas à moi de décider si mes livres sont féministes ou non.

Dans quelle mesure l'influence de Simone de Beauvoir a-t-elle compté pour vous, en tant que femme mais également en tant qu'écrivain ?

Elle a été la première femme qui, par *Le Deuxième sexe*, m'a fait porter un regard nouveau sur la condition féminine, me fournissant l'idée (et les preuves) de ce qui n'était alors que malaise, sensation confuse, d'une injustice. Il est difficile d'exprimer tout ce qu'une adolescente peut éprouver lorsque, brusquement, s'éclaire pour elle sa situation et que, à l'intelligence de sa situation, s'ajoute la possibilité d'une vie autre, plus libre. Beauvoir a été cela, cette intelligence et cette liberté promises. Plus tard, c'est le désir de rendre compte des expériences de sa vie, de façon très directe, qui a continué de me séduire chez Beauvoir: l'aspect témoignage. En revanche, par bien des côtés, son écriture m'a toujours paru traditionnelle, un moyen peu remis en cause, or, ainsi que l'écrit Marx, "les moyens font aussi partie de la recherche de la vérité."

A lire simplement les titres et sous-titres du diplôme que vous avez réalisé sur le surréalisme lorsque vous étiez étudiante, on s'aperçoit que la question de la place et du rôle de la femme dans la société est un thème déjà très ancré chez vous.

Dans le choix de "La femme et l'amour dans le surréalisme" comme sujet de mon Diplôme d'Etudes Supérieures entraient plusieurs attirances. Peut-être en premier lieu celle que j'avais à l'égard du surréalisme, dont la visée me paraissait dépasser largement la littérature, être un mode de vie. Choisir le surréalisme avant 1968, en milieu universitaire était par ailleurs peu courant, presque provocateur. Enfin, il est vrai que, assez naturellement, je m'interrogeais sur la place de la femme comme auteur, sujet, ou objet, dans la littérature. (Avant de choisir ce sujet, j'avais songé à un D.E.S. sur George Sand, et, comme textes à présenter à l'oral de ce D.E.S., j'ai choisi *Les Vagues* de Virginia Woolf, un écrivain femme que j'aimais énormément à l'époque, et *Une Vie* de Maupassant, comme modèle de parfaite dérégulation féminine...). Je crois que l'éducation reçue, le modèle maternel, tout ce qui fait le contenu de *La Femme gelée*, explique cette "conscience malheureuse" de femme, ressentie assez tôt, dans un univers régi par les hommes.